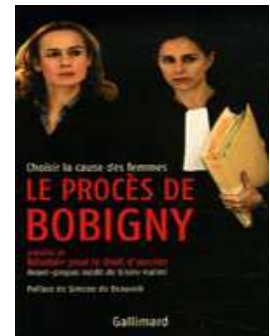


Choisir la cause des femmes

ENTRETIEN : Sandrine Bonnaire et Anouk Grinberg, comédiennes

Sandrine Bonnaire et Anouk Grinberg seront à l'affiche en avril 2006 d'un téléfilm (diffusé sur France 2) inspiré du procès de Bobigny. Sandrine Bonnaire y tient le rôle de l'accusée et Anouk Grinberg celui de l'avocate (dans le rôle de Gisèle Halimi).

Photo : couverture de la réédition de l'ouvrage paru en 1973 sous le titre *Avortement, une loi en procès* (Edition Gallimard, mars 2006, 274 p., 15 euros, avec un avant-propos inédit de Gisèle Halimi et une post-face inédite de Marie-Claire Chevalier).



CHOISIR : Avant le tournage, aviez-vous entendu parler du procès de Bobigny ?

Sandrine Bonnaire : J'en avais entendu très vaguement parler, mais en tout cas pas dans mon entourage.

CH : Qu'en avez-vous entendu parler pour la première fois ?

S.B. : Il n'y a pas si longtemps. Une quinzaine d'années, peut-être une dizaine. Je ne sais pas qui m'en a parlé exactement, mais c'est forcément des gens dans le métier. Je viens d'un milieu très modeste ; mes parents n'étaient pas très ouverts sur le monde. Et puis, ma mère a eu 11 enfants. Donc la question ne se posait même plus.

CH : Il y a quinze ans, ce problème vous concernait.

S.B. : Non. J'ai eu la chance de bénéficier de la pilule. Je n'ai pas été directement concernée.

CH : En quelque sorte, vous êtes arrivée au moment de la contraception ?

S.B. : Oui, je suis arrivée au bon moment. Mais je me suis toujours demandé, en pensant à ma mère, comment une femme pouvait avoir autant d'enfants. Parce qu'en plus, ce n'était pas vraiment choisi, même si ma mère est religieuse. J'ai le souvenir d'une femme qui criait beaucoup à la maison. Trop de bruit. Trop de fatigue. Trop de mômes. Moi, depuis très jeune, je me suis dit que j'aurais des enfants, mais très peu...J'ai deux filles.

CH : Et vous Anouk, vous aviez entendu parler du procès ?

Anouk Grinberg : Moi, le hasard de la vie a fait que j'ai passé une partie de mon enfance chez l'une des fondatrices du centre Simone de Beauvoir. Alors **le féminisme, j'ai été élevée dedans**. Je me souviens d'avoir été à un immense congrès à la Mutualité, je devais avoir dix ans, et c'était très impressionnant, un peu effrayant parfois...Le mouvement Choisir, j'en avais entendu parler. Cela dit, c'est très étonnant que l'histoire de cette révolution, qui a changé si profondément la vie des femmes et des hommes soit aussi peu connue. Mais c'est très humain, les gens oublient les horreurs dont ils se sont arrachés.

CH : A quoi cela est dû selon vous ?

A.G. : Cette espèce d'amnésie ? Ils sont oublieux.

S.B. : C'est drôle parce que je n'ai pas du tout ce sentiment. Peut-être parce que j'ai des copines qui ont une cinquantaine d'années. Quand je leur raconte ça, c'est encore assez proche. Ça prend toute leur jeunesse. Cela reste très présent dans leur mémoire. Elles en parlent avec fierté.

CH : **Est-ce que la mémoire n'est pas moins sélective pour les hommes que pour les femmes ?**

A.G. : Peut-être. Parce que c'est un moment de l'Histoire qui croise aussi l'intime, la sexualité, alors la mémoire se fait plus secrète, elle est chacun pour soi.

CH : **Vous saviez que ces femmes mouraient de ces avortements ? Vous saviez que ça arrivait ?**

A.G. : Oui, mais on nous disait qu'elles mouraient parce qu'elles n'avaient pas fait attention à la façon dont elles se faisaient avorter. **Comme si elles avaient le choix !** Je ne savais pas non plus que le violeur avait le droit pour lui mais que la femme qui se faisait retirer l'enfant de l'horreur était punie.

S.B. : Je ne savais pas que les types n'étaient pas condamnés. Je l'ai appris avec le film. Je ne savais pas non plus qu'il y a eu une peine de mort, du temps de Pétain. Ça n'est pas si éloigné que ça dans le temps.

CH : **Qu'est-ce que ce rôle vous a apporté. D'abord dans votre métier ?**

S.B. : J'ai été très heureuse d'apprendre que la télé **pouvait avoir le courage de faire un film aussi audacieux...** J'étais un peu craintive. On a tout fait pour que ce soit le plus raffiné possible. On s'est retrouvés avec un vrai sujet dans un vrai tournage. Ce qui est assez rarissime à la télé.

CH : **Vous vous êtes senties impliquées ? Vous avez senti quelque chose de différent ?**

S.B. : Cela a changé la dimension. En plus, j'ai vraiment porté ce scénario longtemps. **Je voulais absolument faire ce téléfilm.** Et puis, c'est toujours un peu plus délicat, je dirais un peu plus porteur, quand on interprète quelqu'un qui existe encore. C'est très intéressant parce qu'il y a le devoir de respecter l'autre, parce qu'on raconte quand même la vie de quelqu'un. Il y a certains sujets avec lesquels on ne peut pas se tromper. Il y a des gens qui sont encore là. Des gens qui ont souffert. Pour les respecter et pour leur rendre hommage, d'une certaine manière, il faut gommer tout artifice, je dirais tout ego. Par respect, par devoir, pour apporter le message.

A.G. : C'est vrai que quand on joue dans une histoire où des gens ont fait preuve à ce point de courage et de dignité, on a envie d'être pas seulement à la hauteur du rôle qu'on vous confie mais des personnes qui y ont vraiment payé de leur vie. **Cette histoire là était de la haute couture** pour nous les actrices mais aussi pour les personnes qu'on est ou qu'on voudrait être dans la vie.

CH : **Vous vous êtes identifiée à...**

A.G. : Je crois que le sens de la justice, d'une certaine morale dans la vie, c'est quelque chose qui ne se mime pas. J'ai donc eu cet extrême privilège de jouer et ne pas jouer. Etre une. Et puis... (s'adressant à Gisèle Halimi) puisque j'avais à vous jouer, ce qu'il ne fallait pas faire, c'était vous imiter. Il me semble d'ailleurs que vous êtes assez inimitable (rires). Je me suis plutôt attachée à rendre hommage à une espèce de force d'aigle, de colère lumineuse, de bon sens implacable. Mais **une des grandes beautés de cette histoire** est l'alliance de ces deux femmes, si peu faites pour se rencontrer et qui, à un moment donné de l'Histoire, ont fait des merveilles en associant leurs forces. Et ça s'est passé comme ça aussi pendant le tournage entre Sandrine et moi. On s'est très bien entendues.

S.B. : Oui, c'est vrai, on était très soudées ; sans vouloir faire de transferts, on a eu quelque chose de fort. Justement cette petite bonne femme que j'ai vue le premier jour (ndlr : Anouk) arriver, je me suis dit : tiens, je me sens protégée par elle, alors que moi Sandrine, je n'étais pas en danger. Elle a une conviction, elle a quelque chose de tellement fort. Pour moi, ce n'est pas du tout un petit « oiseau fragile ».

CH : **Au fur et à mesure, il y a une progression, on sent que ça monte en elle...**

A.G. : J'avais lu toutes sortes de bouquins sur la justice, j'avais traîné des heures au Palais, je voulais voir comment les avocats se débrouillaient. Et **j'ai rarement vu autant d'ennui dans les**

corps, de gens affalés. L'idée de justice était inerte. Il n'y avait pas de colère, ils faisaient leur métier. J'étais atterrée...Ça m'a fait peur mais ça m'a donné envie de faire autrement.

CH : C'est un peu personnel comme question mais avez-vous avorté l'une et l'autre ?

S.B. : Oui.

A.G. : Oui. Et c'est pas marrant la vie qui vous est faite dans les hôpitaux à ce moment-là...

S.B. : Oui, ce doit être terrible. Nous, nos grossesses, ça a été des vrais moments de bonheur, on est à l'affût de la moindre évolution. C'est un miroir aussi. Cela doit être monstrueux de porter un enfant et de ne pas le désirer.

A.G. : Quand on adore la vie, on ne la veut pas à tout prix...(s'adressant à GH) En fait, je me suis aperçue, je crois que c'est en lisant un de vos bouquins, que je suis le fruit d'un avortement raté. Ma mère avait eu quatre enfants. Elle a essayé d'avorter. Seule. Avec l'aiguille. Ça a raté, j'étais une mauvaise graine qui voulait s'accrocher et je suis née. Ça n'a pas changé ma vie de découvrir ça mais ça m'a conforté dans certains choix que je fais dans la vie. Vivre mais pas à tout prix. Je suis évidemment pour l'euthanasie. **Je suis pour tout ce qui défend le sacré de la vie.** (...)

Propos recueillis par Gisèle Halimi, Aimée Gourdol et Catherine Hanin [version abrégée de l'interview].